

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 1er décembre 1888

GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVÉE

(Suite)

LUCIENNE, dont le seul nom, sur cette âme de bronze, cruelle jusqu'au crime, avait tant de pouvoir, qu'il le faisait trembler et pâlir : qu'il le troublait comme trouble à vingt ans un premier amour ! Lucienne, qui avait sauvé Doriat ! Lucienne qui aimait Gauthier Bourreille ! L'aimait-elle vraiment ? N'était-ce pas plutôt la pitié de son cœur de femme qui l'avait poussée vers le jeune homme, en ce sinistre moment où il venait de se prosterner près de son père mort ? Lucienne que Gauthier aimait. Ah ! mais il l'aimait, il l'adorait aussi, lui, Jean de Montmayeur, cette enfant si belle, dont les yeux sombres avaient eu le don de le remuer si profondément ! Il l'aimait et ne voulait pas qu'elle fût à un autre.

Lucienne le connaissait, cet amour. Jean le lui avait écrit, en termes enflammés. Elle n'avait pas répondu. Mais qu'importe ! Depuis longtemps il n'avait pas eu occasion de la voir. Depuis longtemps il cherchait l'occasion de lui parler. Et cette occasion, il la rencontrait, puisque Lucienne marchait, ne se pressant pas, là, tout près, devant lui, si tranquille dans sa démarche, qu'on eût dit qu'elle voulait le défier, sûre d'elle, de la beauté et de la distinction de son corps ! Dans l'allée des marronniers qui aboutit à la voie ferrée, après qu'on a dépassé le bassin, devant lequel le château élevait son élégante façade. Montmayeur se rapprocha de la jeune fille. Bien que la nuit se fit de plus en plus épaisse, elle ne semblait point presser le pas. Elle ne craignait rien, sans doute, n'ayant pas de ces peurs nerveuses que l'ombre fait naître et qui grandissent avec l'obscurité. Montmayeur la frôlait presque. En étendant le bras, il aurait pu la toucher. Mais il n'osait, maintenant. Deux sentiments luttèrent, en son âme ; tout d'abord, il était timide, parce qu'il aimait véritablement. Timide, oui, malgré ce que cette timidité peut avoir d'in vraisemblable ; timide, lui, l'assassin ! Ensuite, il n'osait, parce qu'il ne savait quel rôle avait joué Lucienne en toute l'affaire de Doriat. Qu'avait-elle fait ? Qu'avait-elle dit ? Qu'avait-elle découvert ? La phrase sanglante, l'avait-elle lue, avec Claudine ? Ou bien, tout ce qu'il rêvait n'était-ce qu'une imagination de son esprit tourmenté ? Il allait le savoir.

Quiconque eût marché côte à côte avec Lucienne et eût pu voir son visage eût, certes, été surpris de sa physionomie et de son allure bizarre. Elle était étrangement pâle. Ses traits

étaient fatigués et comme meurtris. Les yeux brillaient d'une fièvre intense. Elle ne tournait pas la tête, et cependant l'œil glissait sous les paupières et semblait essayer de voir par derrière. L'œil écoutait pour ainsi dire. Evidemment, elle savait qu'on la suivait. Evidemment, elle avait reconnu Montmayeur. Evidemment, elle s'attendait à être accostée, elle s'attendait à ce qu'il lui adressât la parole, elle s'attendait à tout, peut-être même, horreur ! à des paroles d'amour ! Elle était prête à tout écouter, prête à sourire. Enfin, il la rejoignit, marcha sur le même plan pendant quelques secondes, puis se pencha vers elle et dit, à voix basse, si bas qu'il lui sembla, ensuite, qu'il n'avait pas prononcé :

—Mademoiselle Lucienne.

Et comme elle paraissait n'avoir rien remarqué :

—Mademoiselle Lucienne, ne vous effrayez pas si je vous accoste ainsi, et ne m'en veuillez pas si je vous adresse la parole.

enhardi, c'est moi qui vous ai écrit, plusieurs fois.

—Je le sais, monsieur de Montmayeur, car vous avez eu, au moins, avec l'impertinence de m'écrire, la franchise de signer vos lettres.

—Vous m'en gardez rancune.

—Vos lettres ne contenaient rien que de fort respectueux. Ce n'est donc pas de leur contenu que je pourrais vous en vouloir ! Je vous en veux de m'avoir écrit, simplement.

—Que pouvais-je faire, mademoiselle Lucienne, puisque je vous aimais ? Je n'étais pas lié avec votre famille adoptive. Je ne vous voyais que rarement, en guettant l'occasion de vous rencontrer, soit dans les rues de Garches, soit dans la campagne, comme aujourd'hui. Je n'avais aucun point de contact avec vos parents. Et cependant je voulais que vous sachiez que je vous aime. Que devais-je faire ?

—A quoi bon ? A quoi cela me servait-il de connaître votre amour ?

—Parce que je veux me faire aimer de vous.

—Je ne vous aime pas.

—Vous m'aimerez peut-être quand vous verrez comme je pense à vous, combien vraiment je vous aime. Je veux mettre à vos pieds mon nom, mes ambitions, mes projets de fortune. Oh ! mademoiselle Lucienne, si vous saviez ce que je veux, ce dont je suis capable, pour vous obtenir, mademoiselle Lucienne, pour un de vos regards si doux, pour un de vos sourires qui me rendent fou ! Oh ! ne me désespérez pas, je vous en supplie, soyez bonne.

—Vous laissez espérer serait de ma part une mauvaise action.

—Pourquoi ?

—Parce que j'en aime un autre.

Il eut un brusque mouvement de colère, et sourdement :

—Qui donc ?

—Vous devez bien le savoir, et c'est me faire parler inutilement que de me le demander.

—Qui donc, je vous en supplie ? Dites-le moi !

—Gauthier Bourreille, le fils du fermier assassiné.

—Un enfant !

—Non pas, un homme par la beauté, par la noblesse du caractère et par les qualités de son cœur. Nous sommes fiancés.

—Qu'est-ce que cela prouve ? Vous ne l'épouserez pas.

—Et qui donc m'en empêcherait ? dit-elle avec hauteur.

Et lui, sans émotion apparente, au contraire avec un calme qui terrifie Lu-



Et vous, Lucienne, m'aimez-vous un peu, ou bien vous suis-je indifférent.—Page 27, col. 2.

Lucienne croyait qu'elle allait mourir. Elle continuait de marcher, machinalement. Ses jambes, qu'elle ne sentait plus, allaient l'une devant l'autre sans qu'elle s'en rendit compte. Elle avait fermé les yeux et tout était très noir autour d'elle, mais sous l'ombre même de ses paupières fermées apparaissait la figure de Montmayeur, et dessous cette figure, effrayante et terrible, flamboyait et rougeoyait la phrase de la victime : "C'est Jean de Montmayeur qui m'a assassiné..." Quel courage surhumain lui fallut-il pour répondre :

—Que désirez-vous, monsieur ?

Et sa voix était presque naturelle ! Certes, elle était moins troublée que la voix de Montmayeur ! Ou eût juré presque que Lucienne n'était point émue.

—Mademoiselle Lucienne, dit le misérable,

cienne, répliqua :

—Vous êtes la fille adoptive de Doriat, Doriat est l'assassin de Bourreille. Vous ne pouvez donc pas épouser le fils d'un homme que votre père a tué.

—Mon père est innocent, dit-elle avec énergie.

—Qu'en savez-vous, ma pauvre enfant. Il est innocent. En attendant tout le monde le croit coupable et il est condamné à mort. Vous la fille de ce condamné, vous n'épouserez pas, je le répète, le fils de la victime.

Elle baisse la tête. Elle ne répond rien. Si elle parlait, elle ne serait plus maîtresse d'elle-même. L'horreur, le désespoir, se partagent son âme. Et elle rend grâce à la nuit profonde qui dérobe à Montmayeur les traits décomposés de son visage. Lui croit qu'il l'a convaincue. Puis, il ne